

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue N^o 4.

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées à la veille de la publication.

L'abonnement coûte jusqu'à réception d'avis contraire, 7 francs par an.

Les annonces et les réclames sont reçues :
 A LILLE : chez M. BIGNON, Libraire, rue de la Grande-Chaussée.
 A PARIS : chez M. LAFITTE-LELLIER, 30, Rue de la Banque.

ROUBAIX, 29 MAI 1869.

Bulletin politique.

Les troubles qui avaient éclaté sur divers points du pays à la suite des élections et dont on trouvera plus loin le récit, sont maintenant calmés; du moins il faut l'espérer, car la liberté n'a rien à gagner à ces démonstrations inutiles et profondément regrettables.

Il se confirme qu'il y aura en juin une courtoise session de la nouvelle Chambre; elle s'ouvrira le 21 juin. Après la vérification des pouvoirs, le Corps législatif délibérera entre autres choses sur le budget extraordinaire de la ville de Paris. La session sera close vers la fin de juillet.

Le *Moniteur* et la *Gazette de France* ayant annoncé que le gouvernement français vient de conclure une convention avec le gouvernement italien, pour le prochain retrait de notre corps d'occupation à Rome, la *Presse* a cru devoir, et pouvait donner à cette nouvelle un démenti catégorique. L'argument le plus décisif qu'elle ait avancé contre le *Moniteur* et la *Gazette de France*, c'est que le gouvernement français n'a besoin ni de traité, ni de convention pour retirer nos soldats de Rome quand il lui plait. Nous sommes rentrés dans les Etats Romains pour faire respecter la convention de septembre, et nous en pouvons revenir, dit la *Presse*, sans avertissement ni protocole, lorsque le gouvernement la trouvera bon. Certes, voilà un excellent réplique, fait judicieusement observer le *Journal de Paris*. Nous ne savons toutefois si elle sera goûtée par les catholiques, qui, pour rompre leur devoir envers le chef suprême de l'Eglise, se sont crus obligés de venir en aide à tel ou tel candidat officiel. Au lendemain des élections générales, et quand ils ont donné leurs suffrages pour longtemps, ils sont bien et dûment avertis que le gouvernement, pour revenir de Rome, n'attend qu'un à-propos. Quand ils n'ont plus le choix de leurs députés,

ils sont bien et dûment informés que le gouvernement a le choix de rester ou de revenir, d'un jour à l'autre, selon sa convenance.

Ce qui faisait pressentir l'agitation des partis en Espagne vient de se réaliser. Des dépêches transmises de Bayonne à Paris, annoncent que de graves séditions viennent d'éclater sur divers points de la Péninsule, notamment à Séville et à Malaga. Les détails manquent; mais il paraît qu'elles ont, pour la plupart, le caractère républicain.

D'après un télégramme reçu à l'ambassade espagnole de Paris, le mouvement, qui devait éclater seulement dans les premiers jours de juin, a été précipité par la nomination du maréchal Serrano au poste de régent du royaume, avec un ministère dans lequel le général Prim aurait le portefeuille des affaires étrangères et dont seraient exclus les chefs de la démocratie.

J. REBOUX.

La presse gouvernementale, on ne l'ignore pas, se montre fort satisfaite du résultat des élections générales. Elle y applaudit bruyamment, aussi bruyamment pour le moins que la presse radicale. Nous voudrions croire que cette satisfaction est sincère. Nous voudrions croire que ces applaudissements ne sont pas des applaudissements de commande. Nous voudrions croire que les journaux ministériels et ceux qui les inspirent sont aussi joyeux qu'il leur plaît de le paraître.

Mais d'où leur vient cette joie si imprévue et si exubérante? Voilà ce qu'il est curieux de connaître; voilà ce qu'il faut nous demander ou plutôt leur demander à eux-mêmes.

Se réjouissent-ils du chiffre des voix obtenues par les candidats officiels dans toute l'étendue de la France? Non, sans doute. La différence entre ce chiffre et le chiffre des voix obtenues par les candidats opposants est beaucoup moins considérable qu'aux précédentes élections générales. En 1863, cinq millions trois cent mille électeurs avaient voté pour les candidatures officielles, et un million huit cent mille avaient voté pour les candidatures opposantes. Ce à fois, quatre millions d'électeurs ont voté pour les candidatures

officielles, trois millions deux cent mille ont voté pour les candidatures indépendantes. Et comme l'administration s'est plu à présenter partout les candidats indépendants comme des ennemis de l'Empire, si l'on n'était pas plus respectueux que les préfets envers la Constitution et les lois, on pourrait dire que trois millions deux cent mille électeurs ont voté contre l'Empire. On pourrait dire que la majorité en faveur du régime actuel n'est que de huit cent mille voix. Et l'on pourrait se demander à quoi se réduit cette majorité, en tenant compte des moyens d'action dont dispose l'administration et du nombre de voix nécessairement acquis à tout gouvernement établi.

Si les journaux ministériels ne se réjouissent pas de la majorité obtenue dans toute l'étendue de la France par les candidats officiels, peut-être se réjouissent-ils de la majorité que le gouvernement va avoir dans le Corps législatif? Pas davantage. Il est dès à présent certain, d'après les résultats acquis des élections et d'après les ballottages qui restent à faire, que dans la prochaine Chambre la gauche pure et le centre-gauche réuniront un nombre de voix plus considérable que dans le Corps législatif qui vient de se réunir.

De quoi se réjouissent donc les journaux ministériels? Ils ont pris soin de nous le dire, avec une adorable naïveté. Ils se réjouissent de l'échec de quelques candidats modérés et du succès de quelques candidats radicaux. Ils se réjouissent (ce sont eux qui nous le disent) de voir M. Casimir Périer entrer à la Chambre pour la première fois, et de voir M. Thiers n'y entrer qu'au second tour. Ils se réjouissent du succès de M. Bancel et de l'insuccès de M. Casimir Périer. Ils se réjouissent de voir exclus de la Chambre des hommes qui seraient venus y défendre à la fois l'ordre et la liberté. Ils se réjouissent d'y voir entrer des hommes qui (à la, en outre du moins) viendront y soutenir l'ordre et la société.

Voilà donc où en sont venus ces prétendus défenseurs de la société. Ils se réjouissent de ce qui peut d'après leurs propres déclarations, nuire à la société en péril. Le cho-e peut paraître bizarre. Elle l'est peut-être moins qu'elle ne paraît. Il faut dix sauveurs de sociétés des sociétés à sauver, comme il faut aux médecins des malades à soigner. L'année est bonne, d'ait un jour un duc ou qui prenait plus de souci de ses intérêts que de la santé de ses malades, il y a beaucoup de fièvres typhoïdes. L'année est bonne, disent nos

empiriques politiques. La France était gérie de ce mal, de la peur qui avait si bien fait nos affaires; elle va peut-être y retomber. Le spectre rouge était perdu; nous l'avons retrouvé aux élections de 1869, et nous nous en servirons.

Voilà le premier motif de la joie si singulière et si caractéristique qu'inspire à nos feuilles ministérielles le résultat des élections de 1869. Les opposants modérés demandent l'établissement de la responsabilité ministérielle. Ils demandent que la personne du chef de l'Etat soit placée en dehors des luttes des partis. Ils demandent que le poids des fautes commises, des échecs subis ne retombe pas sur l'Empereur, mais sur ses agents les plus élevés. Les opposants radicaux, au contraire, inventent la responsabilité impériale; elle n'existe pas. Rien ne peut leur convenir davantage que de faire porter sur l'Empereur lui-même, sur sa personne et sur sa dynastie, toutes leurs attaques et tous leurs coups. Entre ces deux manières d'entendre la politique, nos feuilles ministérielles n'hésitent pas. Le système qui met constamment l'Empereur en cause à toutes leurs préférences. Le grand crime des opposants modérés, à leurs yeux, est de vouloir la responsabilité ministérielle, c'est-à-dire de vouloir mettre l'Empereur à l'abri de la discussion et en dehors des luttes de partis. Découvrir les ministres pour couvrir l'empereur, exposer au portefeuille pour sauver la dynastie! Jamais! jamais! Plutôt cent fois la responsabilité impériale que la responsabilité ministérielle! Plutôt cent fois l'opposition radicale que l'opposition modérée! Plutôt cent fois M. Raspail que M. Thiers ou M. Casimir Périer! Plutôt cent fois M. Bancel que M. Lambrecht ou M. de Jancz! Que les ministres gardent leurs portefeuilles; voilà le point important. Quant à la France et à la dynastie, quant à l'Empire et à l'Empereur, ils s'en tireront comme ils pourront.

Edouard Havre

Troubles à Toulouse, Albi, Amiens et Calais.

Le 26, à Toulouse, de nouveaux rassemblements se sont formés sur la place du Capitole. Le préfet s'est rendu sur les lieux accompagné du chef d'état-major général et du commandant de place; des sommations ont été faites, et une centaine d'arrestations ont été opérées. Le maire a

adressé une proclamation à la population. Le calme était rétabli à minuit.

Un télégramme du sous-préfet de Combrailles en date du 27, annonce que de nouveaux désordres ont éclaté le 26 dans cette ville. Des pierres ont été lancées contre la troupe; plusieurs officiers et soldats ont été atteints. Les groupes poursuivis ont été dispersés sans autre résultat regrettable. Des arrestations ont été faites. — La justice informe.

Voici de nouveaux détails sur les troubles des 25 et 26 mai qui ont eu lieu à Amiens. Les ouvriers de M. Cosserat, élu député, se sont portés en grand nombre chez lui pour le féliciter. Malheureusement, en passant devant la maison du candidat démocrate, ils ont crié : A bas de Bausiaux (nom de ce dernier). Une collision était imminente. A midi, les ateliers ont été fermés. A 8 heures, les ouvriers se rassemblent, 3 à 400 se dirigent, suivis de beaucoup de curieux, à la fabrique Cosserat et cessent des vitres, à leur passage. L'entrée étant gardée par la gendarmerie, ils cussent des carreaux avec des pierres. Des dragons arrivent, dispersent un instant la foule, mais sans la calmer. Au faubourg de Ham, l'agitation est plus grande; les autorités, suivies de troupes, traversent ce faubourg, harcelant la foule qui accueille assez bien leurs paroles de calme. Quelques pierres sont lancées de loin, mais il n'y a pas de collision. On laisse un piquet pour garder le faubourg. Le procureur général et le procureur impérial gardent la demeure particulière de M. Cosserat.

Au centre de la ville, le poste de la place Pérignon est obligé de marcher sur la foule. Deux soldats sont blessés par des pierres, mais sans gravité.

A 11 heures 1/2 de nouveaux troubles ont eu lieu sur la place Saint-Denis. La troupe disperse les rassemblements, la pluie qui tombe fait rentrer les émeutiers.

Le 26 mai, malgré les recommandations pacifiques du maire, de nouveaux rassemblements ont eu lieu.

8 heures du soir. — Rassemblements. Après les sommations légales, les groupes sont dispersés; de nombreuses arrestations ont lieu. On fait quelques tentatives de barricades; la force publique les détruit.

A deux heures du matin, tout est calme. Le 27, la soirée du 24, des désordres sans gravité ont eu lieu à Calais, après

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 30 MAI 1869.

VIOLETTE

(Suite.)

— Eh bien, reprit Violette avec émotion, je vous répète que ce domaine, ce lux, en un mot toutes ces richesses ne m'appartiennent pas à moi, à moi seule. Si mon pauvre grand-père avait comme il me fait souffrir, en accumulant sur moi tous ces dons précieux, tous ces éclatants témoignages de sa tendresse, en me présentant à tous comme l'unique héritière de son nom, de son titre, ainsi qu'il l'a fait tant de fois aujourd'hui... Dois-je donc profiter de la ruine et de l'abandon des autres, m'enrichir de leur dépouilles, profiter de leur misère? Hélas! il n'est pas jusqu'à ces joies, ces fêtes, ces fêtes blanches, ce beau trésor de famille qui, maintes fois aujourd'hui, ne m'ait brûlé le front. Oh! comme j'aurais voulu m'en dépouiller, les partager du moins avec celle qui, comme moi, de vrait s'en parer, et qu'elles rendraient si joyeuses!

— Je ne vous comprends pas bien, dit Guy avec étonnement. J'ai entendu dire que M. le marquis, votre grand-père, longtemps avant l'époque où nous vivions

nous établir ici, avait chassé et déshérité son fils... Mais je croyais, d'après de certains bruits, que ce fils était mort... Car, c'est de lui, Violette, que vous parlez sans doute.

— C'est de lui en effet, et... il vit tout jours, il est bien malheureux, murmura la jeune fille, craintive au milieu de ce grand silence des bois et se rapprochant de Guy afin qu'aucune de ses paroles n'allât s'égarer sous la voûte de feuillage. Grand-père l'a maudit; il ne veut plus le revoir... Et mon pauvre oncle a des enfants... Il y a si longtemps que je voudrais leur rendre ce qui est à eux, les secourir, les consoler!... Monsieur Guy, vous qui êtes si bon, vous m'aidez, n'est-ce pas?... Je suis sûre que mon oncle, Albert, méritait un meilleur sort, et que vous, vous m'aidez, comme moi, à l'aider, vous connaissez sa fille...

— Sa fille? qui donc? s'écria Guy stupefait.

— Ne le devinez-vous pas? Ma meilleure, ma seule amie... — Mademoiselle Louise! Et cette aimable demoiselle s'est décidée à accepter!...

Hélas! ne vous étonnez pas, ne grondez pas surtout... C'est un grand complot que j'ai fait, murmura Violette toute confuse. Oh! monsieur Guy, ce n'est pas seulement la fortune de mon grand-père que je voudrais rendre à ces pauvres chers parents, c'est sa protection, c'est son pardon, c'est sa tendresse... Si vous saviez combien il y a longtemps que j'en souffre, que j'y pense! J'étais toute petite encore, quand j'ai vu, ou plutôt deviné vaguement que l'on était malheureux ici, que l'on me cachait quelque chose. Plus

tard j'ai vu ma bonne vieille m'être tomber à mes genoux et me supplier en versant des larmes, de prier pour les coupables, les exilés et les malheureux, au jour de ma première communion. Quand je suis revenue ici en sortant du convent, j'avais plus de quinze ans alors, j'étais presque une femme, continua-t-elle en relevant avec une jeunesse fiévreuse sa jolie tête enfantine. Marie-Anne m'a tout conté, et M. le curé m'a confirmé l'histoire. Alors j'ai eu le cœur brisé; je leur ai dit que toutes ces choses ne pouvaient pas rester ainsi, que les souffrances et les larmes des innocents retomberaient sur ma tête; enfin, je les ai suppliés de me laisser agir... J'ai déjà réussi à moitié; Louise est venue. Et vous avez vu, n'est-ce pas comme à présent grand-père l'aime. Je suis si contente!... Ceci qu'elle est, vous le savez bien, beaucoup plus brune que moi, et plus distinguée, et plus belle. C'est une vraie Kervélin, grand-père plusieurs fois l'a dit... Et comme elle est patiente, courageuse, résignée! Entrez ici comme une étrangère, comme une mercenaire, elle qui devrait être la joie et l'orgueil de la maison; se séparer de son père malade et triste, de son père qu'elle aime uniquement, dans le but d'obtenir peut-être un jour, pour ce pauvre père exilé, le pardon qu'il appelle, qu'il désire, qu'il implore... Dites, monsieur Guy, n'est-ce pas très vraiment, un grand courage, une grande vertu?

— C'est... c'est la vertu de famille, répondit Guy au comble du bonheur, attachant sur le doux visage de la jeune fille ses regards humides de larmes.

Quelle loi parut belle en cet instant où elle vivait et souffrait pour les autres,

où elle se mouillait dans l'ombre et s'oubliait, ainsi qu'elle avait fait toute sa vie! Une vraie violette des bois, ouvrant ses yeux bleus sous sa coupe d'or et son bouquet de feuillage, les derniers rayons du soleil éclairant les perles blanches qui scintillaient dans ses cheveux comme des gouttes de rosée.

— Dieu bénira vos efforts; vous l'avez bien mérité, Violette, murmura-t-elle. Maintenant, pour achever votre œuvre d'amour, que ferez-vous?

— Hélas! je ne sais pas encore, dit-elle.

— N'importe; je sais que vous tentiez, quoique vous fussiez, complot sur moi... Vous m'avez permis, n'est-ce pas, de partager votre dévouement, vos prières, vos efforts, puisque vous m'avez laissé espérer qu'un jour vous voudriez bien partager ma vie?

— Oh! je vous remerciais de votre aide, ma chère amie. Votre secours nous fera si grand bien... Que vous êtes bon et généreux, monsieur Guy! Il fit-elle toute émue, en baissant ses yeux humides et lui tendant la main.

Mais il est bien temps, je crois, d'aller retrouver nos invités, reprit-elle presque aussitôt en se levant toute joyeuse. Elle sortit la première du frais salon de feuillage et alla rejoindre Louise qui, à quelques pas de là, l'attendait.

— Je lui ai tout dit, et il pense comme moi, il priera et luttera avec nous... Oh! Louise, comme il est bon! murmura-t-elle en voyant son joli visage souriant sur l'épaule de sa cousine.

En ce moment, les premiers accords de l'orchestre, qui s'épandaient, brillants et limpides, par les fenêtres ouvertes du

grand salon, parvinrent aux jeunes filles sous leur abri de feuillage.

— Venez vite, s'écria Violette en se retournant vers le jeune homme ému qui les suivait de loin. Je suis si contente à présent; je ne veux pas manquer un quadrille... Maintenant que nous nous entendons, oh! comme nous allons danser de bon cœur!

VI.

On dansa de bon cœur, en effet, au château de Kervélin. Non seulement au jour de l'anniversaire, mais encore à celui des fiançailles qui les suivit de près, et qui fut encore plus brillant, encore plus joyeux; plus joyeux pour les personnes qu'il concernait intimement, entendez-vous, car plus d'un élégant invité du premier bal éprouvait un certain dépit au fond du cœur et se tirait mélancoliquement la moustache en pensant qu'après tout c'était ce Guy de Vailion, un gentil homme campagnard tout simple, de fortune médiocre, point du tout brillant, peu connu et pas tiré, qui emportait définitivement la main et la dot de la charmante héritière. Guy naturellement était radieux; Violette véritablement contente, mais contente comme elle l'était toujours, avec une douce réserve et un naïf abandon, point du tout d'éclat et beaucoup de modestie.

Quelques jours auparavant, elle s'était montrée fort émue, lorsque son grand-père, voulant lui causer quelque joie, s'était mis à l'interroger.

— Chère enfant, avait-il dit, je voudrais te faire un beau cadeau à l'occasion des fiançailles. Et je ne sais vraiment